

**Entre la création et la recherche — Guy Desbarats, architecte,
pédagogue, chercheur**
Un cheminement hors du commun

Denys Marchand

Number 59, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, D. (1994). Entre la création et la recherche — Guy Desbarats, architecte, pédagogue, chercheur : un cheminement hors du commun. *Continuité*, (59), 9–11.

Entre la création et la recherche

Guy Desbarats, architecte, pédagogue, chercheur: un cheminement hors du commun

PAR DENYS MARCHAND



Il est rare de rencontrer un Montréalais de souche, mais en ce qui concerne M. Desbarats, il répond d'emblée aux critères propres à une telle appellation. Né rue Tupper, il passe son enfance dans un quartier délimité par le boulevard Dorchester (l'actuel boulevard René-Lévesque) et la rue Sherbrooke. Le personnage, son action et ses convictions sont intimement liés à l'histoire d'une ancienne famille québécoise et canadienne originaire de Québec et partie vivre plus tard à Montréal. Son grand-père, George-Édouard Desbarats, fut imprimeur de la Reine à Québec puis à Ottawa; il fut également, à titre privé, imprimeur de l'*Opinion publique* et

du *Canadian Illustrated News* à Montréal. Celui-ci s'est même rendu «affronter» les Américains chez eux en publiant le *New York Daily Graphic*! Au fil de la conversation défilent des images de la splendeur victorienne de la rue Sherbrooke, le souvenir d'un dîner dans la maison Van Horne et l'aspect particulier des vastes résidences du boulevard Dorchester démolies à l'occasion de l'élargissement de cette artère.

Né en 1925, Guy Desbarats complète des études classiques au collège Sainte-Marie, rue Bleury, puis s'inscrit à l'Université McGill. Il commence là des études d'ingénieur, mais une maladie «providentielle» l'oblige à marquer un

Église Saint-Gérard Magella à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Photo: Hans Samulewitz

temps d'arrêt. C'est l'occasion pour lui de se réorienter vers l'architecture et il obtient son baccalauréat en 1948. De là, jusqu'en 1952, il fait ses premières armes dans la ville d'Ottawa, encore teintée d'orangisme. *J'ai choisi, dit-il, d'aller travailler chez Abra, Balharrie et Shore parce qu'il s'agissait d'une agence moderniste parmi les plus progressistes au Canada avec celle de John B. Parkins de Toronto.*

L'année 1952 marque un tournant: de retour à Montréal, M. Desbarats entreprend un



M. Guy Desbarats préside actuellement la commission Jacques-Viger instaurée depuis bientôt deux ans par la Ville de Montréal. Le rôle de la Commission consiste à conseiller le Service de l'habitation et du développement urbain. Architecte, praticien, pédagogue, chercheur, consultant et homme d'affaires, M. Desbarats poursuit une carrière fort diversifiée. Nous nous sommes rencontrés par suite d'une réunion de la Commission, où ce fut l'occasion d'une longue conversation riche en anecdotes et qui révèle une grande cohérence en matière d'orientations.

projet de recherche sur les duplex avec John Bland, de l'Université McGill, dans le cadre d'un contrat de la Société centrale d'hypothèques et de logement pour analyser la production courante d'habitations à Montréal comme, par exemple, rue Barclay dans le secteur de la Côte-des-Neiges. Déjà, M. Desbarats affecte une rigueur scientifique qui caractérise une carrière partagée entre la création et la recherche. Cette même année, deux événements de taille surviennent dans sa vie. Il s'agit d'abord de l'union avec



Vue de l'intérieur de l'église Saint-Gérard Magella à Saint-Jean-sur-Richelieu et, ci-haut, l'église Saint-Thomas d'Aquin à Saint-Lambert.

Photo: Hans Samulewitz

son épouse qui, fait exceptionnel pour l'époque, possède une maîtrise en urbanisme et géographie. Ensuite, les retrouvailles avec deux confrères d'étude, Raymond Affleck et Jean Michaud, donnent éventuellement naissance à l'une des plus prestigieuses agences d'architecture au Canada, soit le bureau de Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud et Size, éventuellement connu sous le nom d'ARCOP (Architects in Copartnership). *Nous voulions être des associés égaux, de dire M. Desbarats, dans une organisation strictement démocratique.*

Cependant, au cours de cette période d'après-guerre marquée par la relance économique, M. Desbarats est frappé par la très grande faiblesse de la pratique de la profession d'architecte. Un long moment de rupture, qui s'étend de la crise jusqu'à la fin de la guerre, a provoqué une discontinuité des connaissances nécessaires dans la construction, le développement et l'application des techniques. Cette période marque un temps d'arrêt dans la pensée architecturale. De plus, l'individualisme des architectes favorise l'éclosion de pratiques non reliées, caractérisées par l'absence de critique et d'échanges.

Sans doute ce constat est-il partagé par le groupe ARCOP, car pour la jeune agence, qui connaît un départ fulgurant, la concertation entre les associés constitue la règle de base. Chaque projet fait l'objet d'une discussion lors de séminaires prévus à cet effet. Alors que des méthodes de simulation en groupe sont adoptées, l'agence puise sa force et sa fécondité dans le travail d'équipe. Dès 1955, l'entreprise remporte le premier prix d'un concours pour la construction de la salle de concert Reine Elizabeth à Vancouver, édifice auquel on accorde plus tard la prestigieuse médaille Massey.

Les architectes de ce bureau reçoivent par la suite une série de commandes, de premiers prix, de médailles et de mentions. En 1966, l'entreprise atteint son apogée, alors qu'elle regroupe 160 employés. Parmi les réalisations auxquelles M. Desbarats est plus directement lié à titre de concepteur, mentionnons le pavillon du lac des Castors, l'hôtel de ville de Chomedey, l'église Saint-Gérard Majella à Saint-Jean (récipiendaire de la médaille Massey) et les pavillons thématiques d'Expo 67. Au même moment, l'agence réalise des projets de

taille tels que l'édifice commémoratif des pères de la Confédération à Charlottetown, la salle Wilfrid-Pelletier à Montréal, le Centre national des arts à Ottawa et la place Bonaventure à Montréal.

Cependant, malgré ces nombreuses activités, M. Desbarats accepte l'offre qui lui est faite par l'Université de Montréal en 1964, et se retrouve à la direction de l'École d'architecture nouvellement annexée. Une telle décision de sa part n'a rien d'étonnant puisque depuis six ans, il enseigne à l'École d'architecture de l'Université McGill. Il avait auparavant initié des stages au Centre des métiers de la construction, convaincu que les architectes devaient avoir une meilleure connaissance des matériaux et de leur mise en place. Il s'agit donc d'un défi qui convient parfaitement à ce praticien soucieux de redonner à l'architecture la place qui lui revient.

Il met donc l'accent sur le développement des connaissances dans un enseignement qui se situe entre l'apprentissage de la pratique et le développement intellectuel. L'enseignement de la construction et de l'histoire prend le pas sur celui de la théorie et l'École engage la première bibliothèque diplômée. Sous son impulsion, l'École d'architecture et l'Institut d'urbanisme se regroupent en 1968 et forment la faculté de l'aménagement. Une fusion et une appellation qui sont loin de faire consensus à l'époque, mais qui se sont avérées pertinentes avec le temps. Le terme «aménagement» était

suffisamment englobant pour permettre l'émergence des Écoles de design industriel et d'architecture de paysage. *Je souhaitais, notamment que l'arrivée des designers pousse les architectes à se dépasser.*

M. Desbarats continue d'œuvrer au sein d'ARCOP jusqu'en 1971, année où l'agence éclate, alors que la belle concertation de départ a peu à peu été délaissée. Toutefois, il renoue au même moment avec le ministère de l'Industrie, à Ottawa, et met sur pied une première compagnie d'information sur les matériaux de construction, projet qu'il reprend plus tard en 1985. En effet, au cours d'un troisième mandat à titre de doyen de la faculté de l'aménagement, il quitte Montréal en réponse à l'invitation de la Commission de la fonction publique. Il entreprend ainsi une nouvelle carrière aux Travaux publics (Gouvernement fédéral) comme sous-ministre adjoint au design et à la construction. Ce poste, qu'il occupe jusqu'en 1985, lui permet de faire valoir ses préoccupations quant à la qualité du design tout autant que celle des matériaux et leur utilisation et de diriger la conception ou la rénovation d'imposants bâtiments publics tels le Musée de l'aviation à Ottawa et la résidence du gouverneur général à la Citadelle de Québec. En 1985, il retourne à la pratique privée; toujours animé d'un intérêt pour les matériaux et la qualité de la construction, il fonde une nouvelle entreprise: *Les services canadiens d'information pour la construction limitée*. À partir d'un modèle informatique développé en collaboration avec Bill Dawson, l'entreprise couvre l'ensemble de l'industrie de la construction, allant de la réglementation à la publicité des matériaux en passant par la performance, le contrôle et l'économie.

Pour rendre justice à la pensée et aux propos de notre interlocuteur, il nous faudrait présenter les différentes réalisations auxquelles il a participé, mais un tel projet relève davantage de la monographie que de l'interview. Soulignons entre autre quelques faits marquants. De prime abord, précisons l'intérêt de M. Desbarats vis-à-vis de la recherche d'une prati-

que rigoureuse basée sur des considérations scientifiques et techniques, sur une connaissance adéquate des matériaux et des méthodes. L'innovation peut ainsi voir le jour comme à l'hôtel de ville de Chomedey, qui présente des murs rideaux et parements métalliques, ou encore l'utilisation novatrice du «schokbéton» au centre Stephen-Leacock et au Centre des Étudiants de l'Université McGill. Cependant, l'atteinte de tels résultats nécessite l'apport constant d'un esprit créatif. La créativité se définit comme la capacité de susciter des rencontres, d'intégrer les aspirations artistiques aux données techniques; elle réside également dans le courage d'écrire deux plus deux et de faire cinq!

La conservation du patrimoine peut devenir une préoccupation constante, mais il importe d'éviter de commettre des excès. Le patrimoine constitue par ailleurs une véritable source d'inspiration. À cet effet, Guy Desbarats nous renvoie à l'œuvre d'Alvar Aalto, où la créativité puise à même la tradition. À titre d'illustration, mentionnons cette résidence pour personnes âgées réalisée à Drummondville, où la maçonnerie de moellons se conjugue avec le béton apparent dans un mariage de formes anciennes et nouvelles. Ce «dialogue» se retrouve entre autres à l'église Saint-Thomas d'Aquin à Saint-Lambert et dans la reconstruction de la résidence du gouverneur général.

Nous retrouvons cette même ligne de pensée dans certains projets urbains, notamment lors de l'élaboration d'un nouveau concept d'exposition universelle qui, au lieu d'être concentrée en un seul espace, serait dispersée dans la ville. Le souhait d'ARCOP était que l'on abandonne l'orgueil du pavillon national au profit de pavillons thématiques, conçus selon une perspective mondiale. Ces pavillons auraient constitué des investissements permanents sur les différents sites des nouvelles stations de métro alors en construction. Expo 67 aurait de cette façon contribué à refaire le tissu urbain dans la rencontre entre la tradition et l'innovation. Cette innovation s'affirme davantage avec la création de la

place Bonaventure, destinée à servir de point de convergence des circulations urbaines. L'agence s'avère la seule à répondre aux appels d'offres du Canadien National, qui souhaite à l'origine construire un garage répondant aux besoins de la gare centrale. Pareille réalisation ne l'empêche pas de regretter de nombreuses interventions survenues sous l'administration du maire Drapeau. Il mentionne, entre autres, *la disparition des arbres, le développement incontrôlé de la rue Sherbrooke, l'élargissement à courte vue du boulevard Dorchester qui, à la suite d'expropriations trop limitées, ne permet pas une reconstruction cohérente, sans oublier le triste boulevard Maisonneuve.*

Lorsque nous demandons à M. Desbarats de nous livrer ses impressions au sujet de l'avenir de Montréal, celui-ci se dit à la fois pessimiste et optimiste. L'attachement qu'il manifeste pour Montréal lui permet de croire qu'il sera possible de surmonter bon nombre de situations désespérées. *Montréal possède plusieurs atouts, de dire M. Desbarats, tels sa géographie, la beauté du site et l'héritage patrimonial; toutefois, la ville est plutôt stagnante et elle a perdu de ses forces vives. Cette rencontre des univers anglophone et francophone, ce choc des cultures si fructueux, ne se produit plus. Le départ de trop nombreux anglophones a changé le visage de Montréal et lui a enlevé une partie de son dynamisme.* Ainsi souhaite-t-il la reprise d'un dialogue fructueux et la mise en commun des compétences.

Entre temps, propose-t-il, nous pouvons considérer le ralentissement économique comme un avantage. À Boston, il y a quelques années, une situation semblable a été mise à profit afin de mieux préparer l'avenir. Nous devons éviter que Montréal perde davantage de son patrimoine et l'occasion nous est actuellement offerte de créer du nouveau et de faire valoir nos acquis, comme ce fut le cas avec le Centre canadien d'architecture et la rénovation du Monument national.

Denys Marchand

Professeur agrégé à la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal

L'Université Laval

Depuis plus de

30 ans

un chef de file
au Canada
et dans le monde
par ses travaux
de recherche
sur l'hiver
et les études nordiques



UNIVERSITÉ
LAVAL